

# Écrivain à perpétuité

PAR ADRIAN MEYRONNET

*Il est des écrivains dont on ne voudrait manquer la parution d'un nouveau livre sous aucun prétexte. Marc Pautrel est de ceux-là. Après une dizaine de livres parus chez Gallimard, Marc Pautrel signe Le Seul Fou aux éditions Allia.*



Marc Pautrel

Il y a quelques années, il avait été découvert par le grand public lors de la parution de *La Vie princière*, un fin volume réédité depuis sous une belle couverture représentant les *Branches d'amandiers en fleurs* de Van Gogh<sup>1</sup>. À raison d'un livre par an, Marc Pautrel bâtit une œuvre discrète qui franchit un nouveau palier avec *Le Seul Fou*. Dans cet opuscule impossible à résumer, on a l'impression de déambuler avec un narrateur mi-surréaliste mi-rimbaldien dès les premières lignes. Point d'intrigue ni de récit intime comme il en avait publié jusqu'ici, mais un long poème en prose, ou plutôt un flux de conscience dans la droite lignée de l'écriture automatique, alors qu'on célèbre cet automne le centenaire du *Manifeste* d'André Breton.

Le ton est donné dès l'incipit : « *On m'a volé ma vie* ». Le narrateur précisera plus tard : « *Je ne voulais pas de cette vie-là, ce n'est pas ma vie, on m'a volé mon corps* ». Cela explique sans doute pourquoi il se considère, à rebours de son époque, comme un « *homme volant* ». Mais de volant à *voyant*, il n'y a qu'une lettre, et c'est à l'auteur d'*Une saison en enfer* que l'on pense presque constamment. Comment ne pas le voir jaillir de ces lignes : « *Voici maintenant le moment pour moi de prendre quelques risques. Les êtres humains n'ont plus leurs yeux, alors je vais les leur rendre, c'est ça, mon*

*travail : toute une vie pour redonner la vue à mes congénères* » ? Comment ne pas songer au *Dormeur du val* en lisant cette phrase : « *J'ai un grand trou au milieu du corps et on peut voir au travers, on m'appellera bientôt L'Homme Percé* » ?

Outre Rimbaud, il se veut parfois l'anti-Pascal : « *Moi, un roseau ? Plutôt une montagne !* » C'est que son texte, incantatoire et pénétrant, est un « *poème écrit par un fou, fou des mots et fou sauvé par les mots* ». Aussi Pautrel n'est-il pas un écrivain français comme les autres. Passionné par le cinéaste Yasujirō Ozu à qui il avait consacré un livre, il est davantage un écrivain oriental, qui cisèle des maximes chaque jour dans ses carnets. Et si ses précédents livres rappelaient Sōseki pour leur délicatesse, celui-ci est sans conteste à part, affranchi ; c'est une écriture qui lévite sur moins de cent pages, tantôt poétique, tantôt à la manière d'un moraliste du XVII<sup>e</sup> siècle : « *Les vraies preuves d'amour sont données en silence* ». Comme souvent avec lui, mais cela atteint son apogée dans ce livre, le propos est d'une extrême concision.

De quelle folie parle-t-on ? D'une folie qui guette, dont le narrateur a peur. De l'isolement suprême dans lequel vit l'écrivain, qui n'a qu'un seul ami, le dictionnaire, et qui brouille la frontière entre femme et écriture : « *Ce qui coule dans mes veines, ce n'est pas du sang, mais des sourires de femmes* ». À moins que la littérature elle-même n'en soit une en réalité :

**MARC PAUTREL**  
**LE SEUL FOU**  
Allia, 2024, 80 p., 8 €

« *La littérature passe son bras sous mon bras et me propose de faire quelques pas avec elle. Comment la décrire ? Brune aux yeux bleus, rieuse, nez fin, bouche fine, dents courtes, menton doux, une pleine poignée de diamants taillés* ». Et s'il est question de femmes aimées, ce n'est que de façon allusive, en filigrane, et plus spécifiquement à la fin de ce livre, qui vaut aussi pour ses très belles phrases aux allures de préceptes : « *Je suis en train de désamorcer une bombe : moi-même* », « *Être une anomalie au milieu de la société* », ou bien : « *Certains envoient des fleurs et moi j'envoie des mots : tous les jours un nouveau bouquet* ».

Les réflexions sur l'écriture abondent. L'écriture est féminine, c'est un océan, une source démiurgique de jouvence éternelle : « *Chaque fois que la vie est devenue insupportable, je me suis assis et j'ai écrit au fil de l'eau la vie rêvée, et immédiatement j'ai été à nouveau heureux* ». Femmes et écriture s'entremêlent et procèdent d'un même désir, absolu et impérieux. Écrire est ainsi une entreprise solitaire et périlleuse, irrémédiable, la dernière peut-être : « *À ce rythme-là, de vie, de lecture, de bagarre par l'écrit contre les éléments, je mourrai épuisé avant soixante ans* ». C'est une malédiction en même temps qu'une joie, un acte voué à guérir les malades, sauver des vies, bref, réparer le monde. On écrit, on est seul, *magnifiquement seul*. Pour ce faire, le narrateur a conscience d'une chose : il lui faut suivre une hygiène stricte, faite de beaucoup de sommeil. Car écrire est une activité physique, viscérale, une expérience corporelle qui confine à la métamorphose : « *Je cherche à obtenir un autre corps, très différent, entièrement constitué de gouttelettes de rire* » ; « *De plus en plus souvent maintenant, mon corps quitte mon corps et s'élève au-dessus de lui-même, et il le voit qui marche, qui va et vient, qui parle, comme si tout était normal* ». Écrire est à ce prix. Mais cette aventure ne va pas de soi, elle relève de la gageure et le narrateur en a conscience : « *Je veux faire entrer mon corps dans un livre, qu'il y disparaisse, et qu'on n'en parle plus. Je ne sais pas si j'aurai assez de temps* ». Sous sa plume, l'écriture est incontestablement une *vocation*, au sens étymologique du terme : les phrases ne sont rien d'autre qu'un appel. « *Si je savais prier, je n'écrirais pas* ». En dehors de l'écriture, on ne peut rien attendre de la vie. On est « *écrivain à perpétuité* » ou on ne l'est absolument pas. Nul mieux que Marc Pautrel sait aujourd'hui combien écrire revient à se faire un *corps de phrases*. **Q**

<sup>1</sup> Marc PAUTREL, *La Vie princière*, Gallimard, coll. « Folio », n° 6675, 2019.